

Ouvrons une série que nous intitulerons « A quoi bon ? », sachant que le monde tourne. Chaque mot, chaque espace de tels textes serait destiné non plus à évoquer mais à simplement rappeler au lecteur tant qu'à l'auteur de ces lignes la rotation du monde autour de lui.

15.06.94

Les ondes de la radio resteront brouillées toute l'après-midi et peut-être au-delà, peut-être parce que la maison où je vis, depuis plus de vingt ans (et même beaucoup plus) est située dans un bassin, peut-être parce que l'émetteur de la radio que j'écoute, une radio nationale qui diffuse à longueur de temps une musique d'orchestre, ancienne ou moderne, le plus souvent classique, est faible. La plupart des gens que je connais et qui écoutent la radio se plaignent de mal recevoir cette station, pour des raisons bien différentes, d'ailleurs. Et parfois ils ne s'en plaignent pas mais ne peuvent s'empêcher d'en parler, de m'en parler, sans doute parce qu'ils savent, mieux que moi, que j'écoute beaucoup cette station, qu'avec elle je suis comme un jeune garçon amoureux qui essaierait d'obtenir un rendez-vous avec sa bien-aimée. Et c'est le vent qui la ferait fuir ? Le vent ?

Le problème est plus ennuyeux qu'il n'y paraît. Ce n'est pas tellement que j'aime à écouter la radio, ou cette radio en particulier. Le plus souvent, c'est l'occasion qui l'exige. Si l'on écoute la radio, ce n'est que rarement parce qu'on sait qu'une émission, à telle heure où l'on est disponible, aura pour nous un intérêt particulier ; c'est plutôt par le biais d'une désaffection de tout l'individu à l'égard de la musique qu'il écoute. C'est le fait d'un événement grave ? J'aime spécialement à écouter à la radio une musique grave.

On ne voit pas, d'où je suis situé, dans le jardin de la maison qui fut bâtie voici bientôt un siècle et devant laquelle je tue le temps,

la rue sur laquelle débouche l'allée principale, dont les tôles, les planches vermoulues (qui font désormais partie intégrante du sol) et, selon les saisons, la boue ou la terre dure, qui forment son dallage, mènent, à travers une confusion de plaques de métal, de câbles électriques mêlés et une végétation dense, acharnée, ici apprivoisée et là non, à la porte d'entrée de la maison, signalée par un enchevêtrement de bois et d'acier, de matériaux intermédiaires, près de moi, presque derrière moi, (on ne voit) pas même les voisins ni les jardins exotiques qu'ils se sont composés ou que leurs prédécesseurs, les anciens possesseurs ou locataires de leur demeure (qui sont morts, le plus souvent, ici) ont composés et qu'ils ont gardés en l'état.

Une tasse de café

un verre à pied, au fond duquel se reflète un peu de menthe, d'un vert qu'on n'oserait dire tentateur

un paquet de feuilles à rouler, dont le volet protecteur, sous l'ombre duquel sèche une feuille isolée, peut-être la dernière, tremble sous le vent, déchiré à sa moitié, rendant (on se l'imagine) incompréhensible la publicité imprimée à l'intérieur

un poste de radio, qui diffuse en permanence de la musique classique

une peluche jaune et bleue, au museau entouré de toile rose scintillante

un briquet

blanc

deux coudes

une tête

un corps mince vêtu de blanc et de noir, humain, au poignet duquel se déplace un stylo à bille noir, sur la nappe de toile aux couleurs claires et dont les formes représentent des fruits exotiques, une lignée de perroquets et une luxuriante nature sur la table toute ronde

la table toute ronde, au sol (recouvert d'herbes irrégulières, parfois à nu, dévoilant de la poussière)

la terre extrêmement sèche et de petits morceaux de métal ou bien du fil de fer

A présent, on parle dans le poste de radio. Des voix différentes se succèdent, qui informent, expliquent, justifient et s'évanouissent tour à tour, sous le coup d'une même phrase musicale qui interrompt chaque moment après une longueur de temps qui paraît équitable.

Soudain, une femme parle et je la reconnais. Voici trois jours et peut-être plus (c'était samedi) je l'ai entendue déjà, sur cette même station, dans le cadre d'une émission qui m'a toujours paru être une émission-marathon parce qu'elle dure généralement trois heures, consacrée cette fois à Jean-Philippe Rameau. A présent, elle commente un concert consacré à des compositeurs méconnus de la Renaissance. Sa voix et son intonation sont remarquables, en effet, parce qu'ils trahissent ou feignent une certaine désinvolture, une aisance familière à l'égard du répertoire qu'elle pratique, jusqu'à le dépouiller de toute solennité en quelque sorte, pour le rendre proche de nous.

A présent au-dehors
à présent au-dehors du jardin
et puis à l'intérieur
ne surtout
rien attendre rien dire
penser
évacuer certaines pensées
remplacer les pensées mortifiées
sur un lit
un lit aux draps bleus à l'édredon blanc
aux couvertures jaunes, bleues et rouges
remplacer les lieux, inverser les situations
écarter le danger
s'éloigner de la petite route qui ne mène pas quelque part
s'identifier à quelque part
puis à autre part, ainsi de suite

A travers le carreau de la fenêtre, on perçoit difficilement le paysage de jour qui s'affaiblit ou se transforme lentement (on n'est encore qu'au tout début du long déclin) en grandes masses opaques plus ou moins contradictoires, en raison des rideaux qui filtrent la perception de la lumière, pointillant de blanc les toits des maisons qui émergent au-dessus du garde-fou et forment un écran paradoxal vis-à-vis de la lumière : déformant, scintillant et macabre.

/.../

La nuit n'est pas – on ne voit rien.
La nuit – on ne voit rien là-
dessous – on ne voit rien ici-
bas – ici la nuit n'est pas.
Je ne te vois pas repartir.

Deux fauteuils et une chaise sont alignés et sur la chaise quelqu'un s'est assis.

La chaise de métal fait face à une table.

La table est ronde, drapée d'une nappe synthétique, pâle.

La table est percée en son centre d'où s'élève la barre de métal léger, peut-être d'aluminium ou bien de plastique, du parasol parfois ouvert.

Quelqu'un s'est assis à cette table, sur la chaise qui lui faisait face, sur l'une des trois chaises qui font face à la table, sur l'une des quatre chaises qui l'entourent, dont l'une a été déplacée tout près de l'allée et de la vasque aux bégonias et aux fleurs orange-bleu ; quatre chaises dont l'une, équidistante de la table et de la vasque, semble réduire, du fait d'une illusion d'optique et d'un défaut de perspective, la distance qui les sépare, et par l'espace qu'elle occupe et par la ressemblance des formes de la table et de la vasque, toutes deux circulaires.

On a posé sur la table une tasse noire remplie de café, un paquet de tabac dont plus de la moitié du contenu a déjà été consommé, un briquet blanc et un autre rose et du papier à cigarette est tombé en petites boules froissées du paquet de cigarettes. Un peu de tabac frais et filandreux s'est déversé sur la table dont la nappe s'est peu à peu recouverte de petites taches brunes comparables aux symptômes d'une maladie sans nom, imaginaire, que l'on observerait se développer, sur une table dont la nappe a des couleurs trop fades, des formes trop précises, une blancheur trop chargée de symboles.

C'est au niveau de la vasque que se divise l'allée qui mène de la grille séparant la maison de la vie extérieure, de l'animation des rues, des demeures que l'on peut entendre dans tout le quartier, à la porte d'entrée qui donne presque directement sur la cuisine, à part le sas que l'on doit traverser avant de se sentir vraiment à l'intérieur, un chemin qui passe entre la table de jardin et le bassin, pour se terminer au pied d'une cabane composée de parpaing et de plaques de plâtre et devant laquelle se superposent au regard une grille verte de lames d'un bois léger qui s'enchevêtrent et une bétonneuse, plus très neuve puisque la peinture rouge qui la protégeait de la rouille s'est désagrégée pour une bonne part ou a été recouverte de ciment et de plâtre mais ce petit chemin est barré par l'un des deux fauteuils qui fait obstacle, par une brouette de bois remplie de fleurs, des bégonias, et parce qu'il n'a pas été durablement inscrit dans le sol et que la recrudescence des herbes jamais tondues l'a englouti en quelque sorte.

De temps à autre, irrégulièrement, le vent souffle plus fort.
Le ciel paraît se couvrir, les nuages tout à l'heure rares se font plus denses et gagnent en présence.
Et la température du vent semble plus basse que tout à l'heure. Le climat, d'une manière générale, semble s'être durci.
Et l'on voit, dans un coin du ciel (quoique le ciel n'ait pas de coins) des oiseaux voler anormalement vite, dans la direction du vent.
Mais le vent tombe et les nuages se déplacent et découvrent le soleil et la température ambiante gagne presque immédiatement et perceptiblement en chaleur ; il fait chaud de nouveau, les éléments du jardin retrouvent leur luminosité.

La personne qui s'était installée à la table de jardin a fait un mouvement, s'est emparée de la tasse de café, a bu le fond de café froid qu'elle contenait, a reposé la tasse, s'est levée, est partie en direction de la cuisine où elle s'est arrêtée, en face de l'évier, du lavabo, avant de se retourner (songeuse ?), de faire quelques pas vers un placard qu'elle a ouvert pour en tirer un verre large et aux parois épaisses que, revenue au lavabo, elle a rempli d'eau, après l'avoir laissée s'écouler au robinet une petite minute durant laquelle son doigt perturbait le jet rapide et régulier de l'eau, afin que la personne puisse juger de sa fraîcheur effective, un verre qu'elle a ensuite amené à la table de jardin où, installée de nouveau, elle a pu enfin boire.

« Ne m'accusez pas de vouloir à tout prix conférer une vie à des objets qui n'en ont pas en propre, qui existent simplement. Je les regarde vivre. Je puis alors dire : j'existe simplement. »

J'existe simplement
Je ne nie pas --- j'existe
Je ne porte pas de nom
Je ne fais rien --- j'existe
Je ne me dénombre pas, ne symbolise rien
Je ne reflète rien : je ne suis
ni opaque ni translucide ou même transparent
ni clair ni sombre
ni singulier ni multiple ni fragile
ni rien non mais
j'existe
je ne suis pas, comme qui dirait, coup-ci, coup-ça
je ne m'envole pas
je ne respire pas --- j'existe
simplement --- j'existe
je n'exige rien

« Veuillez croire que j'écris, que je me livre à une expérience de l'écriture, que le résultat, en somme, n'a en rien l'importance du projet qui le recouvre, que je n'escompte même pas préserver, sauvegarder comme on dit, une parcelle de ce que j'aurai vécu en écrivant, parce que j'ai envie de dire, tout en sachant que cela n'est pas vrai, qu'il ne s'agit pas pour moi d'écriture, de projet littéraire. »

« On sait que la folie est une ambition littéraire, qu'il en est d'autres et qu'il est peut-être des écrivains ou des poètes qui n'en ont pas et d'autres qui sont déjà fous, c'est-à-dire enfermés. »

« On peut définir des projets très précis, d'autres très vagues. On peut imaginer la littérature comme une science statistique de l'enfermement. »

« On peut accorder de l'importance à la littérature et l'on peut l'estimer ; on peut estimer l'importance exacte de ce que produit en écrivant ce bonhomme attablé dans un jardin tandis que se précipitent les événements mondiaux, qui peuvent aboutir demain à un conflit mondial, nucléaire, tandis que se joue sous lui sa propre vie par l'intermédiaire du réseau de ses proches et de ses connaissances et dire : oui, cela est de la plus haute importance, cela signifie que si la Terre était fissurée de part en part et que la plupart de ses habitants s'étaient engouffrés dès les premiers séismes dans des brèches ouvertes, à cause de l'explosion d'une bombe quelque part, suivie d'autres explosions dans l'heure, dans les jours qui suivent, tandis que le reste de l'humanité serait déjà réduit à l'état de cendres, il resterait encore quelqu'un ; tout rentrerait dans l'ordre, en équilibre, si l'on peut parler d'équilibre (et l'on peut en parler) de notre temps ; il resterait quelqu'un pour lire.

Personne virtuelle, pas hypothétique. »

Où je reste près d'une demi-heure assis près de la chaise sur laquelle j'étais installé jusqu'alors, en tailleur à présent, à regarder plier l'herbe dont le vent déforme les brindilles et aplatit les mottes, ou encore à la dépiauter sérieusement, est-ce là une expérience de l'écriture ? Je ne me compare pas à une chaise. Pourtant, tout à l'heure, notre vieille chienne est passée à côté de moi, s'est arrêtée un instant et m'a considéré comme elle l'aurait fait d'un objet nouveau, posé sur son chemin, étranger au jardin.

On voit à peine les feuillages qui entourent le jardin.

17.06.94

On voit à peine le toit de l'atelier qui jouxte le jardin, à travers les feuillages des arbres du fond du jardin, des plantes grimpantes entrelacées aux poutres du portique qui ouvre l'allée, de la maison, de certaines plaques de métal posées entre le mur de brique rouge, du rideau de rosiers qui longe l'allée pratiquement jusqu'à la grille, tout au fond du jardin, qui le ferme et qu'on ne voit presque pas non plus, dont on ne perçoit qu'un poteau peint d'une couleur grise mate, une couleur qui lui confère, dans le cercle quasi parfait de verdure où il s'inscrit et que traversent également deux branches ou deux feuilles ou deux tiges d'une plante verte très rigide, qui diffèrent de lui en ce que, par leur souplesse, le vent les infléchit, les mouvemente, tandis que le poteau reste fixe et que sa teinte grise se maintient.

Une brouette toute en bois, exceptée la roue, cerclée d'un pneumatique gris anthracite, tacheté de blanc avec, en guise de conteneur, une caisse remplie de fleurs, certainement des bégonias.

Plus loin, une autre brouette en métal celle-là d'un vert de végétal, presque à la renverse et qui contient encore de la terre, de gros morceaux de terre qui tombent de la brouette.

S'éloignant,
les barres de métal asphyxiant,
les toits de lave et de fumée,
les murs opaques les fenêtres,
le vacarme des voitures accidentées,
les corps des voyageurs attrapés au hasard,
l'accident, le lieu de l'accident,
ses instruments et ses otages

La radio imite le bruit des vagues de la mer. Quelqu'un, une personne qui s'est installée à une table de jardin, s'étonne de voir cette boîte noire trouée et métallique produire ce bruit comme si l'on cherchait ainsi à ce qu'un poste assure à lui seul la mer.

On pense à la mer, aux vacances.
Lorsqu'il fait beau, on y pense, c'est bien normal.

On pense à la mer, à la montagne, aux petites villes et aux villages de province, aux champs, aux plaines et aux forêts que l'on traverse en voiture, où l'on s'arrête, où l'on vit pour un temps. On pense au jardin de banlieue qu'on ne quittera de tout l'été, que l'on a décidé d'occuper tout l'été.
Une centaine d'après-midis à cette table à écouter la radio imiter la mer
Dont le grésillement n'évoque pas même ce qu'il est.

Puisse la journée s'achever.
J'en connaîtrai d'autres qui seront tout aussi réjouissantes.
Puisse le jour faiblir et bientôt disparaître.
J'ai mon lot de bonheur.
Du moins, je veux dormir, je me sens rassuré.
On n'est pas rassuré mais à présent, c'est ainsi, je ne crois plus
pouvoir goûter quoi que ce soit.
Je vomirais.
Je me tiendrais malade à côté de la porte à compter des nombres
que je donnerais comme des noms aux herbes que je foulerais de
mes genoux ou à côté desquels je resterais comme de glace,
simplement rassasié.
Je me ruerais dans la chambre et je dormirais.

On pourrait trouver une combine littéraire selon laquelle écrire ne serait-ce qu'un mot, un mot irréfléchi, rapporterait plus d'argent et de gloire à son auteur que n'importe quel autre métier.

Deux heures enfermé dans une cave
avec un poste de radio qui jouait de la musique classique.
Un musicien et un haut fonctionnaire
A l'étage supérieur, leurs ravisseurs.

On ne devient pas fou en écrivant. On alimente sa névrose.

Renoncer.

Ou renoncer à renoncer et se résoudre à jouer sur de vieilles
valeurs décousues et qui ont fait la preuve de leur inefficacité.

Remplir ce cahier comme s'il était le garant d'une certaine posture
morale franchement établie.

Abnégation qui ne mène qu'à soi, processus complexe aux calculs
excessifs, immédiats, sans lendemain.

Jamais le lendemain
n'a eu si peu de place pour s'asseoir.

Je le regarde oui je le regarde.
Je ne pense pas à lui

Je suis dans un jardin.
j'écoute la radio.

/.../

Des livres sur la table de jardin
des livres pour tuer le temps
Il en est d'autres qui voudraient tuer le temps !

/.../

La faculté de vision est composée de cadres dont elle recèle les
propriétés. L'enfermement est le propre de l'œil.

Le témoignage du présentateur d'une émission de jazz à la radio. A peine arrivé, on interrompt le morceau de Pat Metheny. Une voix féminine annonce son arrivée et l'interroge : « Vous étiez où ? »|

« C'était étrange, répond-il, j'étais dans ma voiture. J'écoutais a radio en pensant qu'à cette heure, c'est moi qui aurais dû être en train de parler dans le poste que j'écoutais et qui jouait une musique que j'aurais dû programmer et c'est comme si j'avais été à ce moment dédoublé et absent de moi-même. »

18.06.94

Une chute nullement brutale mais une explosion silencieuse.

Un parterre de fleurs.

Un marche-pied, un terre-plein.

Une brouette, des cageots et une bétonneuse.

Une gouttière, un poteau électrique.

Des rosiers.

Des feuilles de menthe.

Le vent (dont l'existence est soumise à la légèreté et à la souplesse des choses).

*

Pour la première fois depuis quatre jours que je suis attablé dans ce jardin j'aperçois chez les voisins (personnes indéterminées : je ne les connais pas) la silhouette d'une femme qui se faufile entre deux arbres, disparaissant aussi vite qu'elle n'était apparue.

Lorsque je suis sorti hier j'avais un plan précis en tête. J'irais à la poste retirer de l'argent, puis j'irais à la librairie. J'y ai acheté un livre de Georges Perec, d'ailleurs. Un de ses premiers romans, je crois.

A mon retour, je remarquais une lumière rouge sur le répondeur. J'ai écouté le message et je suis retourné au jardin. Ce n'est que plus tard dans la soirée que j'irais à la cabine téléphonique située dans une rue voisine, à l'angle, en face d'une résidence dont on a refait la grille récemment, afin de joindre la personne qui avait appelé en mon absence.

La cabine téléphonique où j'ai poursuivi une conversation de cinq minutes puisque deux unités ont été décomptées de la carte que j'ai en ma possession et sur laquelle Simone Signoret ressemble à Marilyn Monroe ou à Greta Garbo, cette cabine est extraordinaire à mes yeux. J'ai développé à partir de sa seule existence et sans même m'en rendre compte toute une mythologie. J'imaginai par exemple que les habitants de la résidence en face de laquelle est installé l'appareil ne possèdent pas le téléphone chez eux et n'envisagent même pas d'en faire l'acquisition, puisqu'ils bénéficient d'un téléphone public à deux pas de chez eux !

Une cabine en tout point prodigieuse, dont l'histoire est émaillée d'incidents extraordinaires, dont j'ai parfois été le témoin direct et dont je ne connais cependant que les épisodes les plus fameux.

Je ne vois qu'un morceau de ciel à cause du parasol qui est au-dessus de ma tête. Je puis donc regarder, en tournant la tête sur ma gauche ou sur ma droite, ou en me retournant complètement, trois morceaux de ciel, trois des quatre coins du ciel. S'il n'y avait pas cet arbre devant moi, le toit de la menuiserie dont on aperçoit les tuiles et les maisons en face (on les devine seulement), si encore il n'y avait pas toute cette terre sans laquelle il n'y aurait vraisemblablement pas de ligne d'horizon, on verrait que le ciel n'a pas de coins. Mais il ne me serait pas plus difficile de m'orienter. Je n'ai pas de problèmes de ce côté-ci.

Attendre le bus un dimanche au commencement d'une longue après-midi d'été. A quelques mètres de la station elle-même.

Assis sur des dalles surélevées qui protègent un parterre de fleurs.

Sous un soleil extrême à cette heure, en cette saison.

Entouré de gens très différents les uns des autres qui eux aussi attendent un bus, certainement pas le même.

Des gens qui se sont abrités à l'ombre sous le toit de la station et qui se sont assis ou sont restés debout.

Des gens qui se sont éloignés, peut-être pour ne pas se donner l'impression de trop attendre, et qui se sont adossés aux arbres qui bordent la route ou même qui ont été s'asseoir plus loin, sur les marches d'une esplanade par où on accède au métro.

Régulièrement des voyageurs arrivent du métro et une partie s'arrête pour attendre le bus. Ils considèrent ceux qui sont déjà là, sans leur accorder trop d'importance. Les autres s'égaillent en ville.

Un bus arrive. Certains montent à l'intérieur, prennent des renseignements, oblitèrent leur titre de transport et vont s'asseoir ou gagnent un coin du bus ou, dressés près de la sortie, ils gesticulent impatiemment (et soucieux de montrer leur impatience) jusqu'à la station qui est le terme provisoire de leur voyage.

D'autres continuent d'attendre. Ils seront rejoints par le flux régulier de ceux qui sortent du métro.

Jusque tard dans la nuit. Jusqu'au dernier métro et jusqu'au dernier bus, leurs effectifs se renouvelleront.

20.06.94

Quel sens donner à la pornographie ? Est-ce que mon histoire vous semble pornographique ? Est-ce qu'une notion est ou peut-être jugée telle ? Est-ce que l'histoire d'une croyance, d'un amour, peut-être jugée telle ? Est-ce que la distorsion sonore imposée par la radio à une pièce orchestrale dont les effectifs sont composés de nombreux cuivres omniprésents tout au long de la représentation et qui tendent à parodier le Grand Orchestre est pornographique ?

Je ne pose pas la question au hasard. Je suis gagné par une obsession critique.

Un tonneau de plastique bleu.
Une poubelle vide.

Un autre tonneau bleu à l'arrière-plan : plus arrondi que l'autre et d'un bleu plus profond, bleu marine ou bleu nuit.

Rien ne s'échappe de la poubelle renversée, ce qui donne à croire qu'elle est vide.

Les tonneaux doivent être vides eux aussi car le vent, dont les rafales ne sont pas si intenses, les déstabilise régulièrement.
On croirait voir les poubelles renversées tourner sur elles-mêmes.

Une poubelle dont les parois de plastique sont à l'imitation des lattes de bois d'un tonneau à l'ancienne.

Il y a une certaine recherche esthétique dans cette poubelle. A moins qu'il ne se soit agi pour ses concepteurs de lui donner une forme qui justifie pleinement son statut de poubelle, ce qui paraît plus probable.

Cette hypothèse tendrait à remettre en question l'affirmation d'une recherche esthétique dans la conception de cette poubelle ; elle ne la réduirait pas à néant pour autant.

Certes, ce modèle particulier a été produit en fonction d'une forme stéréotypée qui évoque, aux yeux de tous, la Poubelle idéale, pas universelle mais collective et dont le modèle est largement répandu dans le monde.

Mais ce stéréotype, qui fait que chacun aujourd'hui peut reconnaître une poubelle en dépit même de la prolifération des conteneurs distribués par les services municipaux de presque

toutes les communes de France, lesquels, par leur forme spécialement étudiée, facilitent et rationalisent le travail des éboueurs (puisque ces conteneurs sont adaptés aux camions-bennes et sont dotés de roues qui permettent un transport rapide de charges plus lourdes qu'une poubelle traditionnelle et qu'ils permettent le traitement d'un volume plus important de détritux), ce stéréotype a certainement bénéficié lors de sa conception d'un soin proprement esthétique, dès lors qu'ont été réglées les questions pratiques liées au chargement et au déchargement des ordures.

Des mouches dans la chambre
Des mouches dans la salle de bain
Des mouches dans le couloir et
D'autres mouches dans le salon
Des mouches dans la cuisine
Dans l'escalier Et dans le vestibule

Près des vitres
Près des lustres
Près du sol Au mur
Aux quatre coins de la pièce
Au centre Aux quatre coins de toutes
les pièces

L'enfermement
Le vol inextinguible d'un retour sur soi
inimitable sans arrêt

Crevaision des mouches
Écrasement des mouches

Observation des mouches
Passivité devant les mouches

Les mouches les fenêtres

Les mouches (leur mobilité extrême, illimitée dans un espace rétréci)

« Veuillez comprendre pourquoi je ne reste pas à l'intérieur. J'en ai assez des mouches. La sensation d'enfermement a gagné en intensité ces jours derniers. »

Écouter Monteverdi à longueur de temps pour accéder à une conception de la musique radicalement neuve.

*

Et vivre la même chose ? Vivre comme on a vécu, dix ou cent mille ans ? Pas mal, dites-moi... et que serait votre choix ?

Moment d'extrême lucidité, peu de liberté
Mais nécessaire pour le sentiment de la libération
Moment où l'on est installé, où l'on ne lit pas quelque chose
Ou quelque chose ne n'ait pas mais se flagelle

Grande incorporation
Rétine avilie
Membres pincés

Et l'on
croirait
voir

s'interrompre

s'inter-

rompre...

Poème mort, tu parlerais avec bonheur de la liquéfaction de la conscience.

Ton réconfort est pieux, il me fait peur.

Je ne le conçois pas. Je ne le conçois pas.

Je ne le conçois pas.

Par l'œil, on perçoit des dizaines de livres empilés.

On les regarde, on observe plus précisément, en y apportant toute sa science, les formes que distraitemment on leur a donné. On ne sait pas si c'est bien soi, au fait. Ce sont les formes elles-mêmes qui importent alors.

La chute immobilisée d'un ouvrage dont plusieurs feuillets sont séparés (et certains ont précédé le volume), à présent tout cela est retombé mais comme la fenêtre est ouverte et le plafond troué en différents endroits, un courant d'air complexe traverse la chambre, les feuillets semblent sur le point de poursuivre leur cheminement à même le sol.

Alors que la clarté du jour s'amenuise. Je me rends compte de la fragilité de toute situation.

Et l'on entend de drôles d'oiseaux qui sifflent presque à tour de rôle, parfois en même temps et souvent après de longs silences concertés.

Les regards que j'avais étaient plutôt cruels.
Les coups que je portais étaient plutôt violents.
Ceux que je recevais n'étaient pas si bénins.

J'écoute désormais une cantate
composée voici trois siècles.

Il vient, le temps des grandes explications, des ultimes réparations. Il vient et l'ordre sera bientôt rétabli. La vérité sera mise sa place et

l'on disposera les gens autour.

Il y aura du monde, on peut le garantir, le gratin et la lie.

Je cherche un papier dans ma poche, un papier administratif d'une importance relative, qui me garantirait du moins pour un moment une certaine tranquillité si je le retrouvais et si je pouvais l'envoyer dans les délais requis à l'agence compétente en la matière. Je cherche un papier jaune un peu froissé, un peu abîmé sur les bord, que je croyais avoir logé dans le portefeuille que je laisse en permanence dans la poche intérieure de la veste noire, grise ou bleue que je choisis pour sortir, en fonction du climat principalement. Il ne s'y trouve pas. Je porte des regards hâtifs autour de moi, espérant le voir dans un coin, sur un meuble ou au sol, croyant pouvoir me souvenir, au vu d'un tiroir ou d'une pile de documents négligemment entassés çà et là, d'un endroit oublié où j'aurais pu le déposer (si j'ai été victime d'un geste machinal dont je pourrais me souvenir furtivement). Je cherche l'illumination.

Ne pas se laisser enfermer
Ne pas même se laisser voir

Une jeune fille tente d'ouvrir une porte sans y parvenir.

Mais la porte reste fermée.
Plusieurs personnes passent sans prêter attention à elle.

Regard déterminé de l'étudiante au moment où, sans doute, elle se dirige vers le tableau mural où sont affichés les résultats des derniers examens nécessaires à l'obtention de son diplôme (un diplôme de deuxième cycle).

Une autre, au visage rond, pointe le regard sur sa gauche, vers le plafond. Elle feint ostensiblement une certaine distraction, comme si elle était extrêmement préoccupée.

Trois portes alignées au mur. Trois poignées de porte.

Je n'aime généralement pas écrire sur les dernières pages d'un cahier. S'il s'agit de notes rapides destinées à être exploitées ultérieurement, cela ne me dérange pas. Mais s'il me vient l'envie de me laisser aller à des divagations, dont je ne sais si elles s'épuiseront au bout de quelques lignes ou si elles promettent de s'étendre sur plusieurs dizaines de pages (ce qui, toutefois, est très rare), alors je me sais limité et la connaissance de cette limite (qu'il ne me reste que deux ou trois pages à remplir) me perturbe, m'inhibe. L'espace réduit de ces deux ou trois pages est tout ce qui occupe mon esprit. J'en profite généralement pour porter un regard sur ce que le cahier contient, pour lui adresser un salut et parfois des remerciements, comme s'il s'agissait d'un être humain avec lequel j'aurais beaucoup partagé et qu'il me faudrait désormais quitter, comme si, à travers ce cahier particulier, c'était tout un mode d'écriture que j'abandonnais alors que, bien souvent, mes cahiers ne sont soumis à aucun projet, qu'ils ne sont jamais homogènes, bien au contraire puisqu'ils sont fréquemment les témoins de ruptures parfois radicales dans mon écriture.

Je n'ai rien de plus à dire.